

BUREAUX: Rue Nain, 1.

Roubaix, Tournai:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX

Le Nord de la France:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne
RÉCLAMES: 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 23 JANVIER 1871

On nous prie d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la note suivante qui a paru dans notre numéro d'hier et qu'il est utile de reproduire:

La Commission des fourneaux économiques prévient les personnes qui voudraient répondre à son dernier appel, que la liste de souscription sera close le 25 courant.

Les souscriptions seront reçues chez M. Léon Duthoit, rue du Chemin de fer, n° 12.

Nota. — Les bons des nouveaux souscripteurs seront seuls reçus dans les fourneaux.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Londres, 21 janvier.

L'Observer dit qu'il a des raisons pour croire que la Reine ouvrira le Parlement en personne.

Le même journal dit que le bruit d'après lequel la conférence serait ajournée à une autre semaine, afin de permettre au représentant français d'y assister, est dénué de fondement.

La Haye, 21 janvier.

M. Rochussen, ancien ministre des finances et des colonies, et ancien gouverneur général des Indes orientales, est décédé cette après-midi.

Dépêches prussiennes

Versailles 20 janvier

L'Empereur à l'Impératrice

Officiel. — Hier matin, l'ennemi s'est retiré complètement vers Paris. Devant Saint-Cloud, nous avons encore fait prisonniers 15 officiers et 250 hommes. Le nombre des prisonniers faits près de Saint-Quentin s'élève à 9,000 non blessés.

Dans la ville, nous avons trouvé plus de 2,000 blessés, sans compter ceux qui se trouvent dans les environs et les morts, de sorte que les pertes de l'ennemi peuvent être évaluées à 15,000 hommes.

L'ennemi s'est retiré jusqu'à Valenciennes et Douai et a réoccupé Cambrai.

Le bombardement de Paris a continué ces derniers jours, sans interruption. Le 21, l'artillerie de siège a ouvert le feu contre St-Denis.

Une tentative de surprise dirigée de Langres, dans la nuit du 20 au 21, contre deux compagnies de landwehr, se trouvant dans les environs de Chaumont, a complètement échoué.

Bourogne, 21 janvier.

Le général Treskow annonce que dans la nuit du 20 au 21 les bois de Laillis et de Bailly, fortement occupés et retran-

chés par l'ennemi, ainsi que le village de Perous, ont été pris, 4 officiers et 80 soldats français non blessés ont été faits prisonniers. Nos pertes ne sont pas sans importance.

Près de Danjoutin, quatre nouvelles batteries font feu aujourd'hui depuis ce matin, surtout contre le front du château.

Voir aux dernières nouvelles

On connaît la nouvelle aussi importante qu'inattendue que nous annonçons aujourd'hui les journaux belges: M. de Bismark aurait refusé d'accorder un sauf-conduit à M. Jules Favre pour se rendre à la conférence.

L'Indépendance résume ainsi, la dépêche de M. de Bismark à M. Jules Favre.

Berlin, 22 janvier.

A la demande faite par M. Jules Favre, le 13 janvier, pour avoir un sauf-conduit, afin de se rendre à Londres, M. de Bismark a répondu, le 16, qu'il ne pouvait lui envoyer un pareil document et qu'il ne pouvait entrer en pourparlers officiels ayant pour base la supposition que le gouvernement de la défense nationale serait à même, de par le droit des gens, de traiter au nom de la France, avant qu'il soit reconnu au moins par la nation française.

Les commandants des avant-postes auraient, dans tous les cas, donné à M. Jules Favre l'autorisation de passer, sans que rien eût été préjugé par là. Cette voie est fermée maintenant.

M. de Bismark ajoute que c'est surtout la déclaration de M. Jules Favre du 12 janvier, d'après laquelle l'invitation à la conférence serait la reconnaissance du gouvernement français qui l'empêche d'accéder au désir de M. Favre en ce qui concerne un sauf-conduit.

M. de Bismark s'en remet à M. J. Favre du soin de rechercher si l'on ne peut trouver un autre chemin pour donner satisfaction aux appréhensions ci-dessus mentionnées et pour éviter que rien ne soit préjugé par la présence de M. J. Favre à Londres.

M. de Bismark termine en demandant s'il était désirable que M. Jules Favre allât à Londres, maintenant qu'à Paris il y a des intérêts en jeu qui sont plus importants pour la France et l'Allemagne que la question de la mer Noire, et que les agents diplomatiques et les nationaux d'autres Etats sont restés à Paris, se confiant dans la protection du gouvernement.

Il est donc à peine admissible que dans une situation aussi critique que la situation actuelle, à la création de laquelle il a eu une part essentielle, M. Jules Favre veuille se priver de la possibilité de coopérer à la solution dont la responsabilité lui incombe aussi.

Voici ce que dit à ce sujet l'Etoile belge:

Le télégraphe nous transmet l'analyse d'une note assez bizarre adressée par M. de Bismark à M. Jules Favre au sujet du sauf-conduit qu'avait demandé ce dernier à l'effet de se rendre à la conférence de Londres.

Il en résulte que le chancelier allemand, ainsi que nous l'avions prédit, aurait pré-

féré que la France ne fût pas représentée à Londres, surtout par M. Jules Favre. Voilà pourquoi, sans lui refuser le passage, M. de Bismark n'a pas voulu lui délivrer un sauf-conduit, sous le prétexte spécieux qu'un pareil document pourrait être considéré comme la reconnaissance indirecte du gouvernement français actuel.

Nouvelles de Paris

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

21 janvier.

Nous recevons ce matin des nouvelles de Paris en date du 21, apportées par un ballon tombé samedi soir près de Reims.

Il serait puéril autant que mensonger de dire que Paris n'ait pas été vivement ému et surtout déçu, en apprenant la non réussite de notre attaque du 19. Autant on se montrait confiant la veille, dans les dispositions militaires que l'on croyait devoir viser à une marche à fond sur Versailles, autant on a éprouvé hier et aujourd'hui une triste serrement de cœur lorsqu'on a vu le général Trochu borner son mouvement à une simple sortie, et laisser sans emploi contre l'ennemi la plus forte partie de son artillerie et de son armée. L'ardente volonté de Paris de courir sus aux Prussiens, en mettant dehors l'effectif de nos trois armées et non plus des têtes de colonnes, laissant loin derrière elles leurs réserves inactives et tout inutiles, est tellement manifeste, que l'on ne comprend plus les demi-mesures et la tactique de temporisation du chef de la défense. Delà une irritation visible qu'il faut bien constater, si l'on veut apprécier la situation actuelle.

Toutefois, disons-le comme nous l'avons déjà fait hier: la journée du 19 a produit ses effets au point de vue stratégique. Nous en trouvons la preuve dans l'aveu suivant de l'une des feuilles qui critiquent le plus volontiers les actes du Gouvernement de la défense:

« La journée du 20 janvier est bonne: elle peut être considérée comme le prélude d'une victoire qui, menée par la suite plus énergiquement, avec des moyens d'artillerie et d'infanterie plus considérables, peut nous conduire à des résultats sérieux. Toutefois, avant de juger par un fait isolé d'une opération très étendue, attendons. Nous sommes toujours à Rueil. D'ailleurs nos lignes avancées ne sont pas encore complètement abandonnées. »

Les assertions de plusieurs feuilles mal intentionnées, notamment du Réveil qui élève outre mesure le chiffre de nos pertes, doivent être également rectifiées en ce sens que le dernier combat nous a coûté beaucoup moins de monde qu'une seule des deux journées de Champigny.

En somme il n'y a point lieu, tout en notant l'animation des esprits, à exagérer l'importance.

RAPPORTS MILITAIRES

Les rapports des commandants de colonne sur la journée d'hier ne sont pas encore parvenus au Gouvernement; il croit pouvoir donner dès à présent un aperçu général des opérations qui se sont accomplies le 19 janvier. L'armée était partagée en trois colonnes principales, composées de troupes de ligne de garde mobile et de garde nationale mobilisée incorporée dans les brigades. Celle de gauche, sous les ordres du général Vinoy, devait enlever la redoute de Montretout, les maisons de Béarn Pozzo di Borgo, Armengaud et Zimmermann. Celle du centre, général de Bellemare, avait pour objectif la partie Est du plateau de Bergerie. Celle de droite commandée par le général Ducrot, devait opérer sur la partie Ouest du parc de Buzenval, en même temps qu'elle devait attaquer Longboyau pour se porter sur le haras Lupin. Toutes les voies de communication ayant accès dans la presqu'île de Gennevilliers, y compris les chemins de fer, ont été employées pour la concentration de ces forces considérables, et, comme l'attaque devait avoir lieu dès le matin, la droite qui avait un chemin extrêmement long (12 kilomètres) à parcourir au milieu de la nuit, une voie ferrée qui se trouva abstruée, et sur une route qu'occupait une colonne d'artillerie égarée ne put parvenir à son point de réunion qu'après l'attaque commencée à gauche et au centre.

Dès 11 heures du matin, la redoute de Montretout et les maisons indiquées précédemment avaient été conquises sur l'ennemi, qui laissa entre nos mains 60 prisonniers. Le général de Bellemare était parvenu sur la crête de la Bergerie, après s'être emparé de la maison dite du Curé, mais en attendant que sa droite fut appuyée, il dut employer une partie de sa réserve pour se maintenir sur les positions dont il s'était emparé. Pendant ce temps, la colonne du général Ducrot entra en ligne. Sa droite, établie à Rueil, fut canonnée de l'autre côté de la Seine par des batteries formidables contre-battues par l'artillerie qu'elle avait à sa disposition et par le Mont-Valérien.

L'action s'engagea vivement sur la porte de Longboyau où elle rencontra une résistance acharnée, en arrière de murs et de maisons crénelés qui bordent le parc. Plusieurs fois de suite, le général Ducrot ramena à l'attaque les troupes de ligne et la garde nationale, sans pouvoir gagner du terrain de ce côté. Vers 4 heures, un retour offensif de l'ennemi entre le centre et la gauche de nos positions, exécuté avec une violence extrême, fit circuler nos troupes qui, cependant se reportèrent en avant vers la fin de la journée. La crête fut encore une fois reconquise, mais la nuit arrivait, et l'impossibilité d'amener de l'artillerie pour constituer un établissement solide sur des terrains déformés, arrêta nos efforts.

Dans cette situation, il serait dangereux d'attendre, sur ces positions si chèrement acquises, une attaque de l'ennemi qui amenait de forces de toutes

parts, ne devait pas manquer de se produire dès le lendemain matin. Les troupes étaient harassées par douze heures de combat et par les marches des nuits précédentes, employées à dérober les mouvements de concentration, on se retira alors en arrière dans les tranchées, entre les maisons Crochard et le Mont-Valérien.

Nos pertes sont sérieuses; mais, d'après le récit des prisonniers prussiens, l'ennemi en a subi de considérables. Il ne pouvait en être autrement après une lutte acharnée qui, commencée au point du jour, n'était pas encore terminée à la nuit close.

C'est la première fois qu'on a pu voir, réunis sur un champ de bataille, en rase campagne, des groupes de citoyens unis à des troupes de ligne, marchant contre un ennemi retranché dans des positions aussi difficiles; la garde nationale de Paris partage avec l'armée l'honneur de les avoir abordées avec courage, au prix de sacrifices dont le pays leur sera profondément reconnaissant.

Si la bataille du 19 janvier n'a pas donné les résultats que Paris en pouvait attendre, elle est l'un des événements les plus considérables du siège, l'un de ceux qui témoignent le plus hautement de la virilité des défenseurs de la capitale.

ORDRE DU JOUR.

C'est avec fierté que le commandant supérieur de la garde nationale rend hommage, par la voie de l'ordre, au courage dont ont fait preuve les régiments de Paris engagés dans la bataille du 19 janvier. Il a eu la satisfaction de l'entendre louer sur le terrain même, par les divers chefs de l'armée sous les ordres desquels ces régiments ont combattu.

Engagée dès le point du jour, ils ont soutenu avec ardeur une lutte que l'état de l'atmosphère rendait plus difficile, jusqu'à une heure avancée de la nuit, qui seule mit fin au combat.

N'ayant pas encore reçu des chefs de corps les renseignements nécessaires, le commandant supérieur ne peut faire connaître aujourd'hui les noms des officiers, sous-officiers et gardes qui ont succombé, ou de ceux qui se sont particulièrement distingués. Mais, dès aujourd'hui, il ne craint pas de dire ce mot qui sera répété par la France entière: « Dans la journée du 19 janvier, la garde nationale de Paris, comme la mobile, a fait dignement son devoir. »

PARTIE OFFICIELLE.

Le membre du gouvernement, maire de Paris.

Considérant qu'il est indispensable de taxer les sucres raffinés:

Article 1er. — A partir de samedi 21 janvier, le sucre raffiné ne pourra être vendu plus de 1 fr. 95 c. le kilogramme à la vente en gros, et de 2 fr. le kilogramme à la vente en détail.

Art. 2. — Les marchands de gros qui refuseraient de vendre à la taxe ci-dessus, pourront être réquisitionnés, en tout ou en

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 24 JANVIER 1871.

— 5 —

LES DEUX FEMMES

DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

CHAPITRE V.

Les messagers de l'Impératrice.

SUITE

Déjà le duc leur avait donné audience et avait accordée la main de sa fille, que le comte Bathiany avait demandée, au nom de l'impératrice, pour l'archiduc Joseph; seulement il avait prié le comte d'attendre au lendemain pour faire sa

demande à la princesse en personne. Se raillant avec cruauté des imaginations d'Isabelle, il voulait que cette démarche eu lieu précisément le jour où elle attendait la mort.

Toute la cour connaissait déjà le sort brillant réservé à la princesse; elle seule ne s'en doutait pas. Retirée dans son cabinet de travail, elle comptait sur quel événement inattendu, miraculeux, qui allait lui ouvrir sa tombe, et elle pria avec ferveur.

« Puis-je entrer ? demanda-t-on en frappant à sa porte. Isabelle tressaillit: c'était la voix de son père, et elle ouvrit.

« Te voilà dans une toilette qui te convient parfaitement aujourd'hui, lui dit le duc d'un ton glacial et avec un sourire sardonique; car tu deviendras tout à l'heure la fiancée de l'archiduc Joseph d'Autriche, qui te fera impératrice un jour. Les envoyés de Marie-Thérèse et la cour nous attendent dans la salle du trône. Donne-moi la main et suis moi. Confiant dans le tact et l'esprit qui te distinguent, j'ai la certitude que tu accueilleras sans hésiter et en termes dignes d'une princesse de notre maison la demande qu'ils vont te faire de la main et de ton amour pour l'archiduc.

— A. A. R. se rappellera-t-elle alors sa promesse? demanda Isabelle avec calme.

— Je la remplirai avec une fidélité scrupuleuse, si tu ne manques pas à ton serment.

— Rendons-nous donc à la salle du trône, M. le duc.

Pour toute réponse il lui tendit la main; mais elle feignit de ne pas s'en apercevoir, et marcha fièrement à ses côtés, le visage calme et plein de dignité et de noblesse, tandis que son père était pâle et sombre.

Isabelle s'arrêta au milieu de la salle, et le duc alla lentement s'asseoir sur son trône.

Les envoyés de Marie-Thérèse s'approchèrent alors de la princesse, et le comte Bathiany prit solennellement la parole pour s'acquiescer de sa mission. Quand il cessa de parler, tous les regards se tournèrent avec curiosité vers l'enfant; elle avait écouté le discours du comte avec une calme fierté, et les yeux constamment attachés sur lui, comme pour saisir jusqu'à la moindre nuance de ses paroles.

Après un assez long silence qui commençait à faire froncer le sourcil au duc, elle fit de la tête un signe affirmatif, et un triste sourire joua sur ses lèvres.

« Jeme sens très-flattée, dit-elle enfin, de la distinction dont m'honore LL. MM. II. en me choisissant pour femme de leur fils aîné, de préférence aux autres princesses de l'Europe; j'accepte cette faveur, quoiqu'une telle alliance soit bien au-dessus de mon mérite et de mon attente. Je regrette seulement que la peine que l'on s'est donnée n'aboutisse absolument à rien; car je suis fermement convaincue que je ne vivrai pas

assez longtemps pour répondre aux espérances que l'on a rattachées à ce mariage. »

Après cette journée de cérémonies, quand Isabelle fut rentrée dans ses appartements, que ses femmes l'eurent déshabillé et quitté, qu'elle fut seule enfin, seule avec Dieu et ses souvenirs, elle se jeta triste et abattue sur le divan, se croisa les bras sur la poitrine, s'appuya la tête sur les coussins, et ses regards rêveurs errèrent dans la vide.

« Elle était encore dans cette attitude lorsque la pendule sonna minuit. La journée n'avait donc pas réalisé son espoir; la mort n'était pas venue la délivrer, et la vie s'offrait à elle pleine de nouvelles promesses, mais non pas de nouvelles espérances.

« J'ai accepté mon sort, dit-elle en levant les yeux vers le Ciel d'un air inspiré, je le supporterai dignement jusqu'à la fin de mes jours! Bientôt je serai la femme d'un autre, et j'en prends Dieu à témoin, je remplirai toujours fidèlement mes devoirs envers lui. Adieu, mon bien-aimé, à au revoir, dans trois ans! »

Chapitre VI

LE RÊVE DU BONHEUR.

Les brillantes fêtes que la cour, la ville et l'empire tout entier avaient don-

nées à l'occasion du mariage de l'archiduc Joseph avec la princesse Isabelle de Parme venaient de finir, et Vienne se reposait des plaisirs variés qu'elle lui avait offerts pendant une semaine. En pareille circonstance, Marie-Thérèse faisait très-largement les choses; aussi le trésor n'en fut-il pas quitte pour un million de florins.

La cour s'était rendue à Schonbrunn pour y passer dans la retraite les derniers beaux jours de l'automne, et permettre au nouveau couple de jouir dans la solitude, des premiers enivres de son amour.

Marie-Thérèse avait fait disposer et meubler, avec un luxe et un confort vraiment impériaux, une aile du château pour les jeunes mariés. Comme les talents d'Isabelle lui étaient connus, elle n'avait pas oublié un petit atelier de peinture, orné de statues et de bustes de marbre, et un salon de musique réunissant tous les instruments en vogue, afin que l'archiduchesse y trouvât forcément celui qu'elle cultivait.

Ce salon communiquait, par une porte vitrée, avec le balcon, que les plantes et les fleurs les plus magnifiques et des plus odorantes avaient converti en un ravissant berceau; et d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur le parc.

C'est précisément sur ce balcon que nous trouvons le jeune couple. Sous les grands myrtes chargés de fleurs sont placés deux fauteuils, dont l'un est occupé par Isabelle, tandis que Joseph se